

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 52

Artikel: L'égoïsme puni : (petite histoire de chez nous)
Autor: Chamot, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220722>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



FIN D'ANNÉE

L n'y a pas à dire, ces fins d'année sont plus ou moins pénibles. Elles sont pénibles pour toutes sortes de raisons, raisons morales et raisons matérielles.

Raisons morales : Qu'on le veuille ou non, à l'occasion du passage d'une année à l'autre, on fait un petit retour sur soi-même et l'on se demande si l'on a toujours agi, en toutes circonstances, comme on l'aurait dû ; si l'on peut se regarder face à face avec sa conscience ; si, au bilan de l'année qui finit, les bonnes actions, les bons mouvements l'emportent sur les mauvais ou si c'est le contraire.

Oh ! sans doute, il en est beaucoup qui, s'ils n'ont pu s'affranchir tout à fait de ce petit examen de conscience, n'insistent pas trop et ne vont pas au fond des choses. Ils ne sont pas curieux. Bast ! se disent-ils, on fera mieux au cours de l'an nouveau. Et leurs regrets sont soudain calmés par cette facile et téméraire résolution. « Demain, on rasera gratis. » C'est toujours demain.

Et puis le cœur s'assombrit lorsqu'on songe à ceux que l'on a perdus, qui ne sont plus là pour passer avec vous ce mauvais pas et vous en faire oublier un peu la mélancolie.

Les raisons matérielles, pour n'être pas d'un caractère si élevé, n'exercent pas moins sur nous une impérieuse influence. Et l'on ne peut se dérober. Elles sont là, palpables, implacables. Il faut y passer, qu'on le veuille ou non.

Il est toutefois des personnes qui se moquent de ça et passent outre. « Après nous, le déluge ». Faut-il les féliciter, les plaindre ou les blâmer ? Les féliciter est difficile, en dépit du faux air de philosophie et de sagesse — oh ! sagesse tout humaine — de leur raisonnement. Les blâmer n'est pas charitable. Il faut toujours regarder à deux fois avant de blâmer son prochain, car qui peut, sans hésitation, lancer la pierre ?

Il faut les plaindre, ces gens-là, car ils sont affligés d'une triste mentalité, qui ne saurait et ne saura jamais faire leur bonheur. Leur insouciance est périlleuse. « Après nous, le déluge ! » disent-ils ! Mais qui sait si le déluge ne viendra pas les surprendre « avant », au moment même où ils se croient le plus en sûreté ?

Mieux est encore, assurément, d'accepter avec courage, avec joie, si possible, la part qui nous est échue ici-bas ; d'accepter aussi, avec résignation les épreuves qu'on ne peut éviter et se dire, à l'heure suprême où s'ébranlent les cloches de St-Sylvestre : L'an vicieux meurt ; vive l'an nouveau ! » Et puisse le nouveau venu être clément à tous. X.

Excellent cœur. — Un mari attendri a fait graver l'épithète suivante sur la tombe de sa femme :
« Chère épouse, en te réunissant dans ce tombeau à ton père et à ta mère, tous mes vœux sont comblés. »



PÈ LÈ TSERRAIRE

DJEDION à Janeau, que l'è zu moo dza du grantenet, avai zon zu età recrutâ dein lè dragon à tsevu. Du que l'avai passâ l'écoula, tot son plliési l'étâi de grapelli su sa montura, de la fère picatâ decé delé, âo dissime galop, et pu dzibllie pè lè tserraire, dzibllie que dziblliera-to ! Po allâ fère dâi coumechon âo velâdzo, allâve à tsevu. Po allâ âi fémalle lo deqando nè, montâve su son tsevu. A tsevu âo prîdzo, à tsevu pertot ! Et l'étâi biau de lo vère fère patapon, patapon, patapon avau lo cazard. L'étâi biau, vâi ma fâi !

Lâi ein è arrevâ de iena tot parâi.
L'étâi dêvant lè fein. Djedion l'avai fam d'alâ à Lozana queri on bossaton de vin po bâire on coup quand l'è que lâi arâi zu 'na grocha trevougnâ : dâi gros tsé à dêtserdzi, onna repousâie que faut châtât quand 'na câra l'è quie, et dâi z'affère dinse.

Dan, Djedion met la breda à Clopâtre. Lâi desâi dinse po cein que l'étâi onna éga galèza quemet 'na reine. Et pu, la salla su la rita, on bossaton arreindzi su lo tiu de la bite ! Lo vaiçé via po la vela. L'a tserdzi son cliâ pè lo Tunnet iô ein avâi dâo bon, remet lo bossaton ein pllièce, bâi 'na quartetta, remonte à tsevu dêvant lo bossaton et hardi po l'ottô.

Son tsevu n'étâi pas quemet de cotouma. Fasâi de cliâo châtôtie et de cliâo cabriole, que lo bossaton l'étâi tsampâ de ti lè côté. Prâo su que la poûra bite l'avai dâi veintrâie. On oûia lo pétro que lâi gorgossive. Mimamente, à on moment, seimblliaêve à Djedion que voliâve lèvà la quuva. Ve sède ! lè tsevu !... Justameint on oia colâ ouïe. Po ne pas contrarèyi sa Clopâtre, lo dragon l'arrite et sè met à subllia, quemet on fâ quand on tsevu vâo épantsi l'iguie. Djedion l'a dan subllia tant que l'a oïu colâ, et du cein lo tsevu l'è mi zu.

Quand l'è arrevâ à l'ottô, l'a trovâ son bossaton vouaisi, avauè lo bondon que l'avai felâ.

Et l'è po fère peci son bossaton que Djedion l'avai subllia. Marc à Louis.

Onco lè fèministe.

Aigle, lo 17 dâo doze 1926.

A Monsu Marc à Louis,

Qu'èté que vos ont fé cliu pouré fémâles, que vo lè z'arrindzi de la sortâ, dans votre papai du dix-cha noveimbre : « On bataillon de fenné » ; A voo z'einteindré sont totés di bardjques, di taboussés, etcetra, etcetra. Mé que vo crayaive on hommo dé teppa et d'escheint, on gran conseillè, on dzuzo, on anchian de perrotze ! Mon poura Marc à Louis, bin sû que vo n'èté pas mariâ, que vo n'ai dzamé dansi la mauferine, outramain, vo sarâi pliè galant, et pliè justo, assebin : apprende qu'au dzor de houai, toté les fenné qu'ont de la tita, de l'escheint, et le tieu a bouen endrai sont fèministes, quemeint vo dite.

Et le sont dé grantenet, sein le savai. Me seimblé ouré mè dou grand, quan l'avont l'hi le Nouvellisté, et que discutavon à la veillâ ! Mère-grand, qu'avai itâ à maitra tsi di précots, l'étâi ristoule à tot fressaci, peindeint que père-grand, qu'avai fé son tor de France ein treinte-et-ion, ne dzurâve que per lou liberaux ! on iadzo, se sont contrarèi tota 'na semâna po ne mé sovi-gné pliè mé quinta vôtâ. Djan-François, qu'étâi preu fiai, n'a pa volhie se lassî convaincre, et sa fenna n'a djamé pu ein veni à bet. Assebin, la vilhe mère-grand l'ein a mousa iena. Sé levaie avant dzo, l'a redui lé tsausses de la demeinde dein l'artze à granna, i lènau, pouai l'a felâ tsi sa felhie, qu'étâi mariâe à la vela. Le poûro père-grand a tsertzi pertot, n'a ren trovâ, et n'a pas ousâ se reimdre y mothi avoué sè vilhies tsausses tot embeuselâies. Peinsâ que l'a enradzi tot son sou, per l'hotô. Quand mère-grand l'è reintrâie, la vèprâ, l'a bio zu rapporta na dozanna de navettes, et on cornet de tablettes à la bisa, Djan-François n'a pas décliou le mor, et l'a bin ita na semanna dêvant que l'ausse perdenâ. Et bin, se mère-grand l'avai pû votâ, craide-vô que l'ari fé dé manaires dinse, L'aran éta ein brelantzin tin lou dou porta leu listé dein l'urne, et sarai revegnius conteint et ein bon accoo. Tanta Marion.

Remède énergique. — Fais-moi peur, disait B. à M.

— Pourquoi cela ?

— J'ai le hoquet... St tu me fais peur, cela passera tout de suite.

— Eh bien !... (avec force) prête-moi cinq cents francs.

— Hein !... merci, c'est passé.

Chacun la sienne. — A un repas de noces, au dessert. Chaque invité a donné un échantillon de ses petits talents. On a chanté l'air : « O mon Fernand » puis les « Cloches de Corneville » ; on a invité Lassouche, le petit chien qui a la patte écrasée, etc.

— Au docteur ! c'est au tour du docteur ! erie-ton de toutes parts ; que le docteur nous fasse quelque chose !

— Quelque chose, quelque chose ! hurle-ton.

— Eh bien ! je m'exécute, je vais tâter le pouls à tout le monde.

L'ÉGOÏSME PUNI

(Petite histoire de chez nous.)

PIERRE à David était un de ces bons paysans du Gros de Vaud, qui, à côté de réelles qualités de travail cultivait une certaine dose d'égoïsme qu'il appliquait en particulier à sa gourmandise. Il aimait manger fin et boire bon et faisait rarement profiter son entourage des fantaisies qu'il s'octroyait. Un beau jour qu'il avait fait une affaire au cœur de Lavaux, il s'était acheté un petit tonnelet de 50 litres d'Epesses, premier choix, fine goutte, supérieur. Il avait été le chercher à la gare, puis descendu sans tambour ni trompette à sa cave. Avant d'y mettre la boîte, en connaisseur, il le laissa reposer plusieurs jours et pendant ce temps, un ordre de marche l'appela sous les armes. Il n'avait pas même mis sa femme dans la confidence afin que personne ne vint à toucher le bossot. Pour plus de sûreté il inscrivit sur le fût en grosses lettres : « Troubles ! » puis partit servir la patrie.

A son retour, après avoir embrassé sa femme,

ce qui ne coûtait rien, il descendit presto subito direction la cave dans l'intention bien arrêtée de soutirer trois bons verres au bossaton. Jugez de son étonnement quand il vit que la boîte était mise. Cet étonnement passa à l'ahurissement quand en tournant la boîte il entendit un gorgossement, bruit qui lui annonçait que le fût avait été visité et vidé. Il l'ausculta, le bouscula, et après deux ou trois coups bien appliqués put se rendre compte qu'il sonnait le sol de tout en haut. En deux temps, trois mouvements, le voilà parti vers la Jeannette pour explications. Alors, qu'avez-vous fait des troubles que j'avais mis dans le petit fût à la cave. La Jeannette, la figure riante et sûre de son succès lui dit : « Ecoute voi, Pierre, un beau jour, je suis descendue à la cave, j'ai vu ce tonnelet de troubles et me suis dite, la piquette file que diable, si je lui mettais la boîte, ça ferait peut-être un mélange encore passable et puis ça allongerait. J'y mets la boîte, j'en tire un pot et m'aperçois que les troubles étaient revenus tout clairs. Alors, je me dis, oh, je ne mélange rien du tout, ce sera assez bon pour les domestiques. Je ne sais pas comment ça s'est fait, mais le bossaton a été vidé en rien de temps, les hommes ne voulaient plus que celui-là. Je me suis pensée, charette, voilà de la bonne ouvrage, mon Pierre va être content, au prix où il faut tout payer aujourd'hui.

L'histoire qui est authentique et que je vous donne telle qu'elle m'a été racontée, n'indique pas la réponse que Pierre à David fit à la Jeannette, mais ce fut une bonne leçon et dans le village on en fait des gorges chaudes.

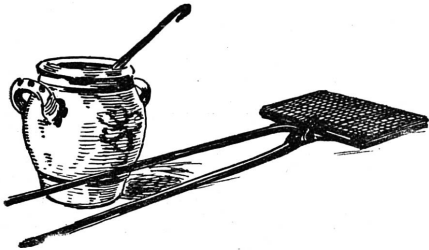
M. Chamot.

Charité judicieuse. — Le laquais : Monsieur le baron, il y a là un pauvre homme qui dit qu'il se trouve sans travail depuis six semaines !

— Sans occupation ? Donnez-lui quelques vieux journaux ; comme cela il aura de quoi s'occuper à les lire.

L'esprit du commerce. — La cliente. — Oui, j'ai trouvé une mouche dans le cake que vous m'avez vendu l'autre jour.

La marchande. — Oh ! madame, qu'à cela ne tienne ; rapportez-nous la mouche, on vous donnera un raisin à la place.



LETRE DE LA MI-DÉCEMBRE

Voici Noël, ô douce nuit !
L'étoile est là qui nous conduit.

Tous, sur la terre vaudoise, petits et grands, ont chanté et chantent ce chant de Noël. Et de tous temps, les petits, en chantant, évoquent ces images que leur imagination, aidée des images de toute sorte, représente comme de grands personnages, vêtus de longues robes brodées, garnies de fourrure, le front ceint d'une couronne ou d'un turban et les mains pleines de présents à offrir au petit enfant Jésus, assis sur les genoux de Marie, et non pas « tremblant sur la paille fraîche. »

On nous disait : Ces mages sont des rois. Et dans notre pensée enfantine, nous les voyions, ces rois, couverts de splendeur, suivre la belle étoile qui les conduisait à Bethléem.

Plus tard, nous avons lu les légendes des rois mages ; la légende allemande de 1492 qui relève l'origine des rois mages dans la prophétie de Balaam, annonçant qu'une étoile merveilleuse paraîtrait quand naîtrait un roi aussi puissant dans le royaume terrestre que dans celui du ciel. Les pays des rois-mages, la légende les appelle les Indes, elle les situe en pleine mer ; ce sont,

dit-elle, des pays entourés par la mer, de tous côtés ; un de ceux-ci s'appelle Nubie et Arabie, et son roi, Melchior ; un autre Godolia et Saba, et son roi, Balthasar, et le troisième, Tharsis, et son roi, Gaspard ; celui-ci, noir comme un Maure. Voilà les trois rois-mages.

Quand ils virent, ainsi le veut la légende, ce petit enfant, si pauvre, si dépourvu de tout, mais que l'étoile leur indiquait par ses rayons ardents, tombant sur l'étable, comme étant sans aucun doute, le roi attendu, leur étonnement fut si grand, qu'ils oublièrent de lui présenter toutes les richesses qu'ils avaient apportées pour lui. Après avoir baisé la terre, devant lui, ce qui était la coutume de leurs pays, ils posèrent avec grande humilité et dévotion, des cadeaux sur les genoux de Marie, car selon cette légende, le petit enfant était vraiment couché dans la crèche, Marie, enveloppée d'un grand manteau blanc ne laissant visible que le visage, retenait croisé devant elle, de la main gauche, ce manteau, assise sur le bord de la crèche, tandis que de la main droite, elle soutenait la tête du petit enfant, alors âgé de 13 jours.

Et ce qu'ils offrirent dans la grande crainte qu'ils ressentirent devant l'humble enfant et mirent sur les genoux de Marie, fut ce qui leur tomba sous la main : Melchior, trente pièces d'or et une petite pomme également en or ; Balthasar, de l'encens, et Gaspard de la myrrhe.

Les lecteurs du *Conteur Vaudois* auraient-ils passé l'époque où les légendes intéressent ? Si tel était le cas, ils voudront bien alors, donner à lire à leurs petits enfants, ce que je leur raconte des rois-mages. Les enfants d'aujourd'hui auraient sûrement le même intérêt à les lire que ceux de notre génération. Puis, le récit ajoutera à leur intention, que les bergers gardant leurs troupeaux suivirent les mages et vinrent contempler, eux aussi, l'enfant divin, ce que voyant, les anges dans le ciel, se réjouirent et chantèrent : « Paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes ! »

Ce qui s'adresse autant aux petits qu'aux grands.

Et le *Conteur Vaudois* qui parle au cœur des grands de la terre vaudoise, aura parlé, à son tour, au cœur des petits de la terre vaudoise.

Mme David Perret.

LE POTAGE A LA TORTUE

J'AI assisté, l'autre jour, dit un chroniqueur français, dans une maison où je dinai, à une scène d'une lamentation comique.

Un Marseillais était du nombre des convives. Le maître de la maison avait annoncé un potage à la tortue, et le fils de la Cannebière s'en léchait déjà les lèvres, lorsqu'il reçoit une dépêche qui le fait tomber tout en larmes dans un fauteuil.

C'était la mort de sa femme qu'il apprenait.

On s'empresse autour de lui pour le consoler. La consternation la plus profonde règne dans l'assistance, quand la bonne annonce que le dîner est servi.

— Enfin, dit le maître de la maison, mettez-vous à table tout de même, mon pauvre ami. C'est un malheur irréparable, mais cela ne doit pas vous empêcher de manger.

Le Marseillais se laisse conduire machinalement. Il se cache en sanglotant la tête dans sa serviette. On l'entend qu'il murmure :

— Ma pauvre femme ! ma pauvre femme !

Le fameux potage est servi au milieu d'un silence funèbre.

Le Marseillais y plonge sa cuillère, le goûte tristement, et tournant vers l'amphytrion son visage baigné de pleurs :

— C'est ça que vous appelez du potage à la tortue ?

— Certainement, mon pauvre ami.

— Ça n'a jamais été du potage à la tortue. Je m'y connais. Ah ! ma chère femme ! Quel isolement pour moi !... Je vous assure que ça n'est pas du potage à la tortue.

Il s'interrompt pour essuyer les larmes qui tombaient dans son assiette.

— Qui se serait attendu à cela ! Elle était bien portante quand je l'ai laissée ; elle se plaignait seulement un peu de la tête... Mon bon, il n'y a pas plus de tortue, dans ce potage que dans ma main.

On passe aux hors-d'œuvre, au rôti. Le Marseillais s'abîme dans sa douleur, mange à peine, ne souffle plus mot.

Après le dîner, le maître de la maison le prend par le bras pour le reconduire :

— Eh bien, mon pauvre ami ?

— Eh bien ! que voulez-vous !... c'est le ciel qui m'envoie cette épreuve... mais vous pouvez m'en croire, ce n'était pas du potage à la tortue !

A table. — Bien peu de personnes, en se mettant à table, pourraient faire l'historique de leur couvert. Jamais science ne fut pourtant plus élémentaire que celle-ci.

L'usage des assiettes n'est pas très ancien ; autrefois des tranches de pain coupées en rond servaient d'assiette. Virgile les décrit ainsi dans le repas des compagnons d'Enée, troublé par les Harpies.

Aux serviettes à présent.

On ne s'en servait point dans l'antiquité ; on étendait sur soi une partie de la nappe s'il y en avait. Les premières serviettes ont été faites à Reims et offertes par cette ville à Charles VII.

Les couteaux se perdent dans la nuit des temps. La première coutellerie renommée en France existait au Xe siècle à Beauvais.

A cette époque, on ne faisait point usage de fourchette ; on portait la viande à sa bouche avec la pointe de son couteau.

Les fourchettes remontent seulement au XVIIe siècle. Encore, on ne s'en servait qu'à la table des rois. C'est peut-être pour cela que nous avons encore tant de gens qui mangent avec leurs doigts.

EN FERMANT LES YEUX !..

POURQUOI a-t-il fallu que ce malheureux ténor de phonographe m'assurât, l'autre soir, de tous les bonheurs qu'il éprouvait « en fermant les yeux ». Je le voyais si bien, par delà la corolle de l'instrument, le front haut, les yeux clos, et la bouche en cœur grande ouverte, sa sérénité me parut si enviable que je résolus de fermer définitivement les yeux sur les laideurs de ce monde. Pensez un peu : parcourir la vie sans soupçonner le venin d'un regard, deviser sans souci, ignorant les aimables rosseries dont on se dispose à larder votre belle assurance. Quel sort admirable !..

J'ai voulu tâter ce que me donnerait la politique des yeux clos. C'est pourquoi, hier matin, j'ai quitté ma chambrette, résolu à ne plus descendre ma paupière. J'ai dévalé correctement mes six étages, — je mets six au lieu de trois, parce que la manœuvre a duré plus que de coutume ! — j'ai salué la concierge que j'ai l'habitude de trouver à l'affût au bas des degrés. Cette fois, j'ai pu me dispenser de constater sa hideur... J'ai gagné le bout de la rue paisible et je me suis lancé, toujours les yeux clos, dans le tourbillon du « struggle for life ». J'ai heurté d'abord une bonne dame qui m'a rassuré, de sa voix dolente, « elle en avait vu bien d'autres ». Je me suis embarrassé sans doute dans les jambes d'un bon vieillard, car on a parlé de « jeune goujat ». Enfin, j'ai deviné l'une de mes victimes, un facteur, à ces mots : « un paquet de plus ou de moins ! » Après quoi, j'ai posé mes pieds mignons dans le goudron frais de la chaussée, puis j'ai touché barre sur un tas de sable !.. Toute une série de catastrophes impossibles à imaginer les yeux grands ouverts !..

J'ai fini par bousculer de traitreuses caisses à ordures, lâchement embusquées sur mon passage. Je me félicitai de mon adresse quand, — oh ! douleur ! — je me sentis quitter brutalement la station verticale. Applatissement total, sinistre effacement d'un citoyen paisible... Je dus ouvrir les yeux pour m'épousseter. Je vis, à un balcon voisin, la figure courroucée de mon oncle. Avant qu'il ait eu le temps d'une parole, je criai : « C'est un pari ! » Lui rétorqua : « Paries-tu que tu seras déshérité ? » A quoi je reconnus qu'on ne gagne pas lourd « en fermant les yeux... »

St-Urbain.